

Zeitschrift: Générations : aînés
Band: 28 (1998)
Heft: 12

Artikel: Jean-Marc Richard : un cœur grand comme une étoile
Autor: Probst, Jean-Robert / Richard, Jean-Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826841>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

JEAN-MARC RICHARD

Un cœur grand comme une étoile



Le «drôle de zèbre» au volant de son bus à tout faire

Farfadet sautillant, il vous a peut-être énervé lorsqu'il faisait tourner la roue de la chance à la télévision. Et puis, Jean-Marc Richard a coupé son catogan pour animer les EMS de Suisse romande. Aujourd'hui, il utilise son énergie – et il en a à revendre, le bougre – pour venir au secours des gens défavorisés, en Suisse et dans le monde.

Ce jour d'automne, Jean-Marc Richard animait, à la radio et à la télévision, sa première Chaîne du Bonheur en faveur des enfants du Sud Soudan. Bondissant autour des soixante téléphonistes bénévoles, passant du micro de La Première au studio de «Zig-zag café», il effectua un véritable marathon, égratignant au passage les grandes multinationales et les banquiers du pays cou-

pables, à son avis, de non-assistance à personnes en danger.

Animateur infatigable, Jean-Marc Richard n'a pas la langue dans sa poche et, s'il tient parfois le rôle de Robin des Bois, croyez bien que ce n'est pas du cinéma. Cet homme curieux, adulé ou détesté (mais ses pires ennemis révisent leur jugement) échappe aux critères habituels. Préservant sa vie privée com-

me s'il s'agissait d'un trésor, il a choisi de vivre ses rêves plutôt que de rêver sa vie.

Son seul bien, c'est ce camping-bus qu'il s'est offert avec les cachets de la télévision. Ce véhicule est à la fois sa maison, sa voiture, son hôtel et son univers. Jean-Marc Richard ne méprise pas l'argent. Il l'utilise pour réaliser de bonnes actions. Il sait qu'il existe une puissance mille fois plus forte que l'argent: la solidarité.

*«A quinze ans,
j'ai tout quitté
sur un coup de tête!»*

– Vous avez passé votre enfance entre Lausanne et les Franches-

Montagnes. Avez-vous connu une enfance heureuse?

– Oui, vraiment heureuse, avant d’entrer à l’école. Après, ça a été le cauchemar, j’étais nul en classe, je n’arrivais pas à suivre. Et puis l’adolescence a été catastrophique.

– Pouvez-vous expliquer cette casure que s’est-il passé?

– Je pense que, quand on vit une enfance trop heureuse, on n’est pas prêt à recevoir des coups. Quand on en reçoit et que les choses s’enchaînent sans que l’on ait de contrôle, on plonge. Pour moi, la famille n’a aucune responsabilité. Mais le cocon des amis, ma fréquentation de l’église protestante ont fait que j’ai vécu dans un monde totalement idéaliste, plus proche du ciel que de la réalité. Ma plongée s’explique par une découverte abrupte des réalités de ce monde et de la drogue en particulier.

– Comment avez-vous vécu cela à l’époque?

– A quinze ans, j’ai tout quitté sur un coup de tête. J’avais une sensibilité extrême et je suis arrivé dans un milieu où je me sentais à l’aise. On m’a proposé de l’héroïne et j’ai plongé très vite.

– Comment vous en êtes-vous sorti, comment peut-on échapper à cet enfer?

– Ce fut difficile, parce que l’héroïne est une drogue extraordinaire. On ne peut pas dire que c’est un enfer, parce que cette drogue permet de tout oublier, au même titre que des gens qui ne peuvent pas trouver le sommeil ont besoin de Temesta pour dormir. L’héroïne est une drogue qui fait planer. Le problème, c’est qu’au bout de quelques mois, ou pour certains de quelques semaines, intervient le phénomène de l’accoutumance. Il faut d’abord en prendre plus pour être bien, puis encore plus pour ne pas être mal, et enfin toujours plus parce que l’on est mal. J’ai fait ce cheminement sur quelques mois, mais je ne suis pas arrivé à l’ultime étape. Par peur de la mort. Mon amie est morte d’une overdose et c’est ce qui m’a sauvé.

Je m’en suis sorti grâce à la confrontation avec les autres. Mes parents ont été magnifiques, parce qu’ils m’ont fait confiance. On m’a pris tel que j’étais et pas tel qu’ils auraient aimé que je sois.

– Mais la vie a continué, après cette terrible expérience. De quelle manière?

– J’ai été confronté à une décision difficile: ou poursuivre mes études ou entreprendre autre chose. Je suis revenu en classe un jour et j’ai compris que ce n’était pas ça. Je me retrouvais face à de gentils écoliers, alors que j’avais vécu la drogue et la mort. J’ai fait le seul choix possible, qui était de quitter mes parents, et d’aller vivre chez ma tante. J’ai effectué des petits boulots. J’étiquetais les sous-vêtements chez Veillon, puis j’ai travaillé comme serveur dans un bistrot. Enfin, j’ai choisi le métier de libraire. J’ai fait un apprentissage à Fribourg. Les livres m’ont permis de me retrouver. Je me suis incarné à travers les personnages des livres. Puis je suis revenu à Lausanne, chez Payot, à l’époque de Lôzanne Bouge.

«La manif a été quelque chose de très positif!»

– Nous en arrivons à votre période révolutionnaire ou anarchiste. Comment avez-vous vécu ce temps-là?

– Si ça avait été anarchique, cela aurait été plus réussi... Mais c’était ma période de révolte: une rencontre dans un train avec un type génial qui s’appelait Joël, l’envie d’aller manifester avec lui, se retrouver tout à coup en

cellule à Berne... Pour moi, la manif a été quelque chose d’extrêmement positif. Ce n’était pas seulement de dire non, mais aussi de faire des propositions. Dès qu’on a commencé à occuper des maisons pour avoir un centre autonome, j’ai été vraiment actif. Et puis j’ai cessé ce métier de libraire, parce que je n’avais pas assez de contacts avec les gens...

– C’est à ce moment-là que vous avez débuté une carrière de comédien?

– Exactement. Je faisais un peu de théâtre avec ma sœur, qui est devenue comédienne, dans une petite troupe que nous avons créée. Claude Vallon, directeur du Théâtre pour enfants de Lausanne, m’a proposé de jouer chez lui.

– Il y a un choix de vie que vous avez fait et qui surprend tout le monde dans notre société: la



Concentration et improvisation à l’heure de l’émission

dictature de l'argent n'intervient pas. Comment pouvez-vous l'expliquer?

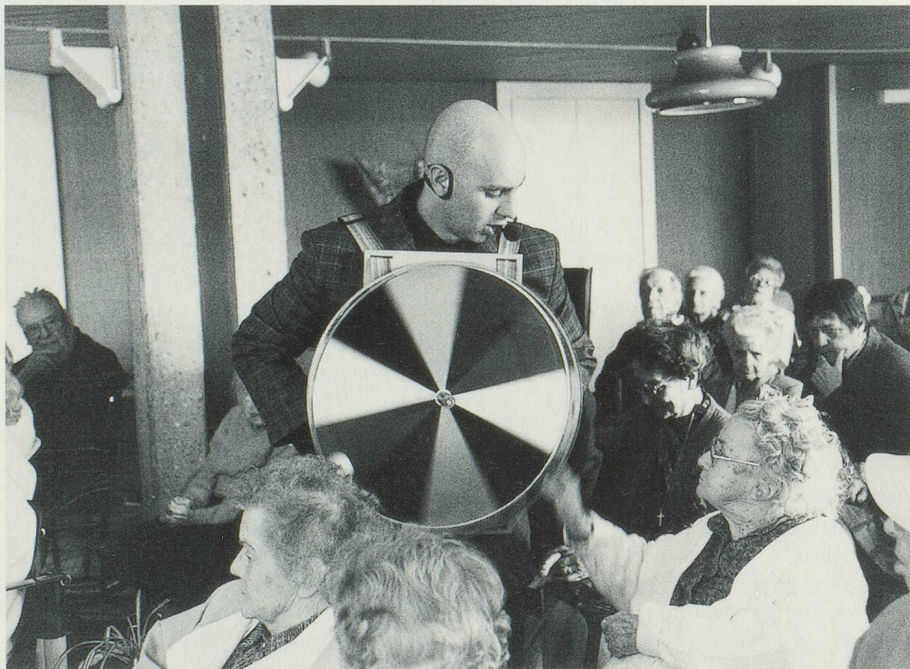
– Je pense qu'à un moment donné, si l'on veut vraiment réaliser ses rêves, ce qui est prioritaire, c'est d'agir, même si on n'arrive pas à en vivre. Pour gagner ma vie, je faisais des animations à «L'Hebdo» ou à «L'Illustré» et à la Loterie Romande. Je gagnais en moyenne 800 francs par mois. L'argent n'avait aucune importance. Pour moi, le fric est inintéressant. Je pense que si ce monde fonctionne mal, c'est parce que les ambitions sont liées à l'argent. Si l'ambition est liée à un accomplissement personnel, elle ne se fait pas au dépend des autres. Se battre pour exister sans le moteur de l'argent est très important. Par exemple, jusqu'à 32 ans, je n'ai jamais gagné 1000 francs par mois. C'est mon entrée à la TV qui m'a apporté quelques sous

mille. Il y a chez moi un côté stakhanoviste, mais il y a aussi un côté égoïste, parce que je n'ai pas fondé de foyer. Aujourd'hui, je peux dire, en faisant une animation: «Je ne veux pas être payé, versez le fric à Terre des Hommes.» Je ne pensais jamais qu'un jour, dans ma vie, je pourrais faire ça.

«On dit que je prêche: quand je parle, ça vient des tripes!»

– C'est quoi alors le rêve pour vous?

– Aujourd'hui, je vis mon rêve, dans mon bus, avec peu d'argent. Je fais des animations pour des associations caritatives et quelques autres, style Miss Valais, pour rigoler et pour rendre service à des copains.



Avec son complice Joël, il a animé les EMS du pays

de plus. Mais j'ai pu faire tout ce qui m'a passionné grâce au fait que je ne me suis jamais intéressé au fric. Je n'avais pas besoin de réfléchir comment faire pour nourrir une fa-

– Cette manière de vivre correspond un peu à ce que font les prêtres ouvriers. Avez-vous décidé d'expier quelque chose? Comment expliquez-vous ce choix?

– Des fois, on dit que je prêche, parce que, quand je parle, cela vient toujours des tripes. C'est problématique, parce que je n'arrive pas à penser ce que je vais dire. La différence entre un prêtre et moi, c'est qu'il n'a pas de femme, alors que moi j'en ai une. Je pense qu'au-delà de l'expiation, c'est plutôt le fait que j'ai pu m'en sortir aussi bien et avoir une vie aussi extraordinaire. Mais en tout cas, je dois quelque chose à la vie et aux autres. Pas à ceux qui vont bien ou qui s'en sortent bien, mais à ceux qui sont dans le besoin. Cela n'a rien à voir avec la culpabilité ou avec la bonne conscience, parce que l'on ne bâtit pas une vie sur ces deux éléments. Ma conscience, je ne m'en occupe pas. Quand il faut mentir pour éviter de faire du mal à quelqu'un, je mens, et quand il faut dire la vérité parce que cela fera du bien, je dis la vérité. Le jour de ma mort, je ferai peut-être l'état de ma conscience, mais pour l'instant, ça ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, c'est mon cœur, comment il parle, comment il peut parler aux autres et comment il peut recevoir quelque chose des autres.

– Si l'on vous dit que vous êtes le Robin des Bois de Suisse romande, comment réagissez-vous?

– Je prendrais volontiers les bénéfices de l'UBS pour les donner aux gens qui crèvent de faim au Sud Soudan ou aux gens qui en ont besoin chez nous. A une certaine époque, j'ai hésité entre deux choses: investir positivement ce sentiment d'injustice et de révolte ou choisir le terrorisme. Il y a un moment où j'aurais bien fait péter le bâtiment de la SBS ou de Nestlé. Mais je suis de plus en plus convaincu que l'on peut faire bouger les choses sans violence. Je suis d'accord de dire tout haut ce que les gens pensent tout bas. Sauf dans le domaine du racisme, où il faut faire évoluer les mentalités. Mais je dis ceci: tant que ce pays sera dirigé par les banques et les multinationales, on ira à notre perte. Quand on voit

des gens qui ont travaillé toute leur vie et qui touchent 2000 francs de rentes AVS alors que les puissants annoncent des milliards de bénéfice, c'est scandaleux. Cet état de fait suscite le racisme et le rejet de l'autre...

«Il y a des trésors dans la trajectoire des personnes âgées»

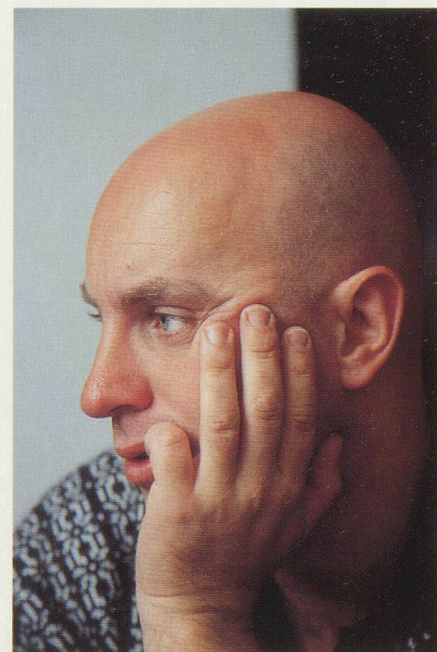
– Après votre passage à la télévision, il y a des gens qui vous appréciaient beaucoup, d'autres qui vous aimaient moins et il y a ceux qui vous haïssaient. Comment le viviez-vous?

– Le problème de la télévision, c'est qu'on ne nous laisse pas expliquer pourquoi on fait les choses. J'ai présenté le «Jeu de la Chance» parce que je trouvais important le travail entrepris par la Loterie Romande par rapport aux institutions sociales. On m'a montré le jeu et je pensais que le meilleur moyen de l'animer était celui que j'avais choisi. Je suis entré dans un système où plus on hurle, plus les gens regardent. Mais je comprends tout à fait que des

gens ne m'aient pas. Ça me fait mal au cœur lorsqu'une personne âgée me déteste; par contre, ça me réjouit quand ce sont des banquiers ou des patrons de la finance. En effectuant la tournée des EMS, j'ai rencontré beaucoup de gens qui me détestaient, avec lesquels on a beaucoup parlé...

– Vous avez toujours recherché le contact avec les personnes âgées. Pour quelles raisons? que vous apportent-elles?

– Je recherche chez les «vieux» la sagesse d'une trajectoire. Mais j'ai peur chez eux d'une forme de nostalgie qui passe par «de mon temps, c'était bien...» Je cherche et je trouve qu'il y a des trésors dans les vies de ces gens. Ils m'intéressent infiniment plus que les jeunes, dont le vécu est encore un peu limité. D'aller dans les EMS et les institutions pour personnes âgées, c'était quelque chose de très fort, parce qu'il y avait un rendez-vous, un vrai contact avec les gens. Cela dit, tout le monde m'intéresse, le gamin comme le «vieux». Simplement, on a plus à apprendre du second et j'ai envie d'apprendre et d'entendre tout ce qu'il y a de plus fort dans son vécu. On ne donne pas assez la parole aux



«Exister sans le moteur de l'argent!»

personnes âgées qui ont une vision du monde jeune ou positive.

– De quelle manière aimeriez-vous vieillir?

– Je voudrais vieillir comme j'ai vécu, donc je pense que je resterai très actif, si je suis en bonne santé. Mais j'ai décidé de m'occuper de ma santé et je cours tous les jours. Si je vieillis, je voudrais que ce soit avec le sourire. Je voudrais avoir le plus de rides possible. Je pense que, quand ma retraite sera venue dans les médias, je continuerai à m'engager dans d'autres domaines. Jusqu'à ce que je n'aie plus d'énergie pour le faire. Et puis après, j'irai sur une île.

– L'année prochaine sera l'année internationale des personnes âgées. Qu'avez-vous envie de leur dire?

– J'ai envie de leur dire: «Vivez le plus longtemps possible pour nous apporter votre savoir, votre générosité et votre tendresse, parce c'est ce qui manque le plus dans notre monde actuel.»

Mes préférences

- Une couleur: Orange
- Une fleur: L'orchidée
- Un parfum: L'odeur du massépain
- Une recette: Les avocats aux crevettes
- Un écrivain: Alain-Fournier
- Un musicien: Claude-Michel Schönberg
- Un cinéaste: Claude Goretta
- Un peintre: William Turner
- Un pays: L'Afrique
- Une qualité humaine: La générosité
- Un animal: Le loup
- Une gourmandise: Le caraque

Le 18 décembre:
Chaîne du Bonheur en faveur des Suisses défavorisés

Interview: Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine